



De ce qu'il advint au lion et au taureau - Fable médiévale

Ouvrage : *Le comte Lucanor* Auteur : Don Juan Manuel (1282-1348) -
Moyen-âge central (XIVe siècle)

***"Ne laisse pas les dres de perfides menteurs,
Rompre ton amitié avec des gens de valeur."***

Don Juan Manuel - Le comte Lucanor,

***"Por dichos y por obras de algunos mentirosos,
no rompas tu amistad con hombres provechosos (1)"***

Don Juan Manuel - El conde Lucanor

(1) provechosos : bons, serviables, loyaux

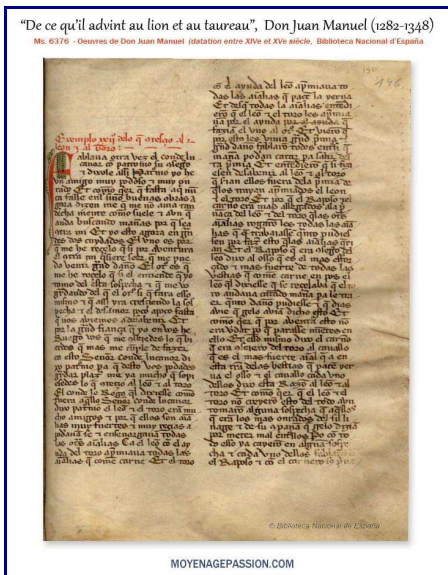
Retournements, alliances, trahisons, au moyen-âge central, les conseillers perfides et manipulateurs semblent, souvent, plus redoutés encore que les princes dotés d'une mauvaise nature. Dans certains cas, la dimension divine conférée au pouvoir monarchique a sans doute contribué à mettre les souverains à l'abri de ce genre d'accusations mais peut-être aussi que la prudence a joué. Au temps de la justice médiévale, quand l'injure se double du blasphème, l'exercice de la critique directe envers les plus grands peut s'avérer périlleux, d'autant que ce pouvoir personnifié et incarné n'hésite pas, au besoin, à punir l'outrecuidant jusque dans sa chair (on pourra, à ce sujet, relire quelques pages du *Surveiller et punir* de **Michel Foucault**).

Quoiqu'il en soit, au moyen-âge, le mauvais conseiller est invoqué plus qu'à son tour, contre le "mauvais" roi, prince ou même encore le "mauvais" Pape et si, par mésaventure, ces puissants se fourvoient dans l'exercice de leur pouvoir politique, il est à supposer qu'ils sont mal conseillés ou, même plus perfidement encore, manipulés.



Un conte politique sur fond de vécu

Pour revenir à notre auteur médiéval du jour et à sa citation, sans doute le grand seigneur et chevalier **Don Juan Manuel** ne pouvait-il s'empêcher, en écrivant ces lignes, au XIVe siècle, de songer à son propre vécu. Passé de protecteur de la famille royale et même tuteur du jeune dauphin **Alphonse XI**, il finit par en devenir l'un des pires ennemis pendant de longues années. Les tensions et conflits entre les deux hommes entraînaient aussi d'autres mésalliances et trahisons dans l'entourage du duc et prince de Villena. Aujourd'hui, les historiens de l'Espagne médiévale hésitent encore à mettre cette histoire incroyable faite de pièges, de meurtres et de retournements au compte de la personnalité d'un roi terrible et cruel donc "par nature" contre des thèses qui semblent bien plus mettre en avant la perfidie de conseillers ayant su tirer partie du jeune âge du roi pour tenter de tirer leur épingle du jeu.



Du côté des sources historiques, on pourra retrouver cette fable, tirée du *comte Lucanor*, dans le manuscrit **Ms 6376** conservé à la Bibliothèque Nationale d'Espagne. Cet ouvrage, d'une datation plutôt imprécise (entre 1300 et 1500) ne contient que les œuvres de **Juan Manuel** ([consulter ici](#)).

Une fable sur l'alliance du lion et du taureau

Dans l'histoire de **Don Juan Manuel** dont est tirée la citation du jour, le noble comte **Lucanor** interroge son conseiller

Patronio sur le revirement apparent et soudain de l'amitié d'un autre puissant à son encontre. Qu'elle pourrait bien en être la cause ? Le sage Patronio lui conte alors l'histoire d'une alliance que le Lion avait faite un jour avec le Taureau, asseyant ainsi leur domination sur les prédateurs comme les herbivores. Or il advint que certains animaux désireux d'échapper à ce puissant pouvoir fomentèrent un complot pour rompre leur alliance et leur amitié, en les dressant l'un contre l'autre.

"Il n'y aura de sûreté pour nous, se dirent-ils entre eux, que lorsque nous aurons divisé nos deux oppresseurs ; il faut que leurs favoris le renard et le mouton mettent tout en oeuvre pour les brouiller."

Sur l'avis du renard, on décida de faire intervenir l'ours. Le prédateur redoutable fut chargé d'aller convaincre le lion que le taureau fomentait quelque trahison dans son dos. Le cheval, prestigieux herbivore d'entre les herbivores, se chargea, quant à lui, de conter mensonge semblable au Taureau. Qu'il reste vigilant, le lion voulait sa peau. Devant la puissance des délateurs, les deux amis ne furent pas dupes.

Pourtant la graine du doute était semée, les poussant, chacun, à consulter leur proche favori ; le renard pour le lion, le mouton pour le taureau. Il ne restait plus qu'à prendre soin de faire éclore et fructifier cette semence empoisonnée. Les deux conseillers perfides manœuvrèrent finement et patiemment, en continuant d'instiller le doute, de telle sorte qu'à la fin les deux amis finirent par se haïr. Leur alliance déchue, isolés et fragilisés, il fut facile alors pour les autres animaux ligués en rébellion de s'en emparer et de les mettre tous deux à mort. Et Patronio de conclure :



“Et vous, Seigneur comte Lucanor, que cet exemple vous éclaire ! Examinez bien si les gens qui cherchent à rendre votre ami suspect à vos yeux agissent dans le même but que les animaux à l'égard du taureau et du lion. Cela vérifié, si vous reconnaissez que votre ami et un homme loyal et que sa conduite est toujours droite, fiez-vous à lui comme à un bon fils ou à un bon frère.”

En suivant les pas de **A de Puibusque**, cette histoire, qui s'apparente en tout point à une fable, trouve quelques unes de ses inspirations dans un ouvrage sanskrit datant du IIIe siècle avant notre ère : *Le Pantcha Tantra ou les 5 ruses* de **Vishnusharman**. Pour ce qui est de la morale de cet exemple XXII du comte Lucanor, le biographe et auteur français la traduira ainsi (op cité) :

*"Repousse les soupçons qui te viennent d'un traître,
Bien plus que l'amitié la haine est prompte à naître."*

Réflexions sur l'action politique moderne

Le mauvais conseiller : une thématique qui dure

Etat profond ou même invisible, individus ou même sociétés et organisations secrètes qui tirent ou tireraient les ficelles de manière pas toujours bienveillante, notre modernité ne tarie pas de thèses sur la persistance de conseillers néfastes ou d'éminences grises qui œuvrent, dans l'ombre du pouvoir, et le contraignent.

Le "roi" est-il bon ? N'est-il qu'à la main ou, pire, à la botte, d'organisations secrètes ou de corporations machiavéliques qui ne rouleraient que pour leurs propres intérêts ? Pour un peu, on en deviendrait "complotiste", si ce mot n'était devenu un instrument de choix, resservi à toutes les sauces, pour enterrer définitivement toute velléité de sens critique. Alors, pas de fumée sans feu ? A l'heure de la société du tout médiatique, la déesse célébrité sait se montrer quelquefois irrésistible. Ainsi, à intervalles réguliers, certains de ces conseillers de l'ombre finissent par céder, à leur tour, à l'attrait de la lumière pour venir se pavaner sous les projecteurs

ou en rabattre sur leurs influences ; on en a vu même se fendre d'ouvrages sur leurs idéaux ou leurs faits, levant quelquefois un coin du voile sur des projets de suprématie et des intentions dont la mégalomanie surpassent les imaginations. Chose plus étonnante encore, pour certains d'entre eux, ils demeurent quand les princes changent. Elus de personne, attachés au mur du pouvoir plus qu'à ses représentants, ils traversent, ainsi, allègrement les "règnes" les plus variés, virevoltant entre les idéologies de façade. Au fond, tout se passe comme si une certaine alternance politique n'avait aucune prise sur eux et on comprend qu'il y aurait là de quoi alimenter l'idée d'influences voilées capables d'infléchir sur l'action politique, sans que nul n'y puisse rien, pas même la figure émergée du pouvoir et élue pour l'exercer.

Nouvelles formes d'impuissances et limites de l'action politique ?

Nous ne sommes plus au moyen-âge. Le blasphème est levé à l'encontre de nos hommes politiques, ne reste que l'outrage. Ils sont désormais mandatés par le peuple pour le représenter. Quant au droit divin, dans les constitutions de nos pays occidentaux, il a été emporté dans le flot de l'Histoire. Mais alors, dans ce contexte, entre gouvernance mal avisée, incompétence crasse ou tendances tyranniques et abusives, la figure du conseiller, tapi dans l'ombre, peut-elle encore venir au secours des décideurs politiques pour les dédouaner ?

A cette idée d'une responsabilité de l'homme de pouvoir oscillant entre mauvaise nature et mauvaises influences, il semble que soient venues se greffer de nouvelles représentations à l'encontre de l'exercice du pouvoir dans nos sociétés modernes. Depuis une trentaine d'années. ces représentations (qu'une partie du public a fini par faire sienne au point même de se détourner du jeu électoral), ne cessent d'invoquer une certaine impuissance des pouvoirs politiques face à des forces qui seraient devenues incommensurables : globalisation inévitable (comprenez mondialisme), lois du marché incontournables (comprenez néo-libéralisme), nécessité "organique" de se fédérer (comprenez européisme). Ainsi, par d'habiles glissements sémantiques, il n'y aurait plus d'idéologies, plus que des lois naturelles à embrasser, voire des "fatalités" : en un mot, autant de marches forcées vers l'inéluctable. Un seul futur possible. Les nations devenues trop petites et trop étroites pour lutter n'y pourraient rien et leurs hommes politiques n'auraient plus d'autres choix que d'accompagner ces mouvements ("dans l'ordre des choses"), dans l'attente d'un monde meilleur pour tous. Dans les faits, on notera qu'une grande partie de la classe politique a d'ailleurs, peu ou prou, embrassé un certain nombre de ces idées ; elles ne semblent, en tout cas, plus aussi "clivantes" (droite, gauche) qu'elles auraient pu l'être il y a encore une cinquantaine d'années.

Un théâtre d'ombres et d'idées

Sur la question des limites de l'action politique et de sa relative impuissance, la difficulté reste toujours de démêler la réalité, de l'ingénierie et de l'idéologie. C'est un fait. De tout temps et dans toutes les sociétés humaines, certaines contraintes ont limité le champ de cette action. Ainsi, les forces que nous soulignons ici sont bien réelles. Elles n'existent pas que dans les représentations et il ne s'agit pas de les nier ; elles mettent même très concrètement en oeuvre d'importants moyens d'actions (économiques, politiques, médiatiques) pour parvenir à leurs

fins. Pourtant, et c'est sans doute l'aspect le plus intéressant ici, le soubassement demeure bien totalement idéologique (voire même idéaliste) sous un savant mélange d'arguments "naturalistes" mais aussi "moraux" : ordre des choses, absence de choix, progressisme contre passéisme, futur contre passé, paix contre guerre, ouverture contre isolement, tolérance contre intolérance, évolution "naturelle", loi "naturelle" du marché, échec "de fait" des autres idéologies politique ... En tout cas, c'est une façon originale et assez nouvelle de définir les limites de l'action politique, en tentant en quelque sorte, de confisquer le débat et en passant sous silence ses dimensions idéologiques.

Tout cela ne prend bien évidemment que dans les pays où ces forces idéologiques sont les plus présentes. Ce n'est pas le cas mondialement. Par contre, là où elles sont très actives, un peu à l'image de ces conseillers dont nous parlions plus haut, qui ont pris la couleur des murs, elles réduisent le jeu politique à un théâtre d'ombres et l'homme de pouvoir à une pantomime dénuée de substance. On le change et rien ne change. Il n'est plus qu'un acteur, un professionnel qui fait carrière. Il n'incarne plus un destin. Il ne porte plus rien. Dans les cas les plus extrêmes, il rêverait d'un destin idéal européen, sauf que rien ne l'y attend en réalité. Et le voilà flottant dans un entre-deux étrange, un futur qui n'existe pas ou déjà plus, un cadre présent pour lequel il a été nommé et qui pourrait peut-être faire sa grandeur, s'il ne se refusait à le considérer.

Destin manqué

Ainsi, l'affaire est faite. Voilà nos mauvais conseillers et leurs pressions devenus invisibles (ils l'étaient déjà aux temps médiévaux), mais plus que cela, les voilà dilués dans le grand tout. Face à eux, il n'y a plus de choix et plus de responsables, plus que des plans de vols déjà tracés. Certes, comme au temps des rois, la couronne a encore un visage, mais le pouvoir n'est déjà plus sous le masque. Il est désincarné. Quant au mythe de l'homme providentiel, héritier de nos temps monarchiques (et peut-être même de plus loin), il est remis sur la table, à échéance fixe, pour la roulette quinquennale, mais il prend de moins en moins. Et pour ce qui sera des écarts entre promesses ou actions, gardez le marketing, enlevez le produit, il ne vous restera que les mirages de la communication. Loin du moyen-âge des monarques au long règne, que nous restera-t-il, dès lors, pour juger les politiques et leur impuissance téléphonée ? Incapacité de se projeter dans un destin national, sur la durée, idéalisme transnational qui le conduit à dégrader la fonction qu'il a pourtant brigüée, et peut-être pire encore, carriérisme et vues courtes, ou corruptibilité.